

**Nœud borroméen et prévalence de nœud :
à propos du séminaire *Les non dupes errent*¹**

Prologue : "joujouer"

Le cartel dont nous allons vous présenter certains travaux réunit autour de Jean-Pierre Lebrun (plus-un), Graciela Clementoni, Michel Elias, Sylvain Gross et moi-même, a pour origine un espace de travail mis en chantier dans le cadre de "Dimensions freudiennes" et laissé en plan après la dissolution de cette association. Quatre participants de cet espace ont décidé de poursuivre leurs activités dans un groupe informel qui s'est donné pour thème la lecture de "Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien" et l'étude du graphe. Dès le départ, les questions du signifiant du manque dans l'Autre et de la relation entre le social et la subjectivité se trouvaient au centre de nos préoccupations. Elles ont favorisé la création d'une série de connexions avec les travaux de l'Espace *Clinique et formes actuelles du malaise dans la civilisation* de l'École de Psychanalyse Sigmund Freud.

Le chemin qui nous a conduit du signifiant S(A) au séminaire *Les non-dupes errent* correspond, me semble-t-il, à la recherche d'une solide référence ou d'un point d'ancrage à partir duquel nous pourrions faire le lien entre ce que nous tentions de déchiffrer à la lecture des textes de Lacan et ce qui nous parvenait des différents discours environnants. Considérant dans leur ensemble les questions traitées par l'Espace *Clinique et formes actuelles du malaise* jointes à celles que nous souhaitions nous-mêmes travailler, nous obtenions une somme assez impressionnante où se trouvaient par exemple : le pouvoir, le social, l'errance, le réseau, la démocratie, la mondialisation, la violence, l'addiction, le totalitarisme, le négationnisme, l'écologie, la négation de la mort, la culpabilité, la jouissance... Nous nous demandions par où aborder cet amoncellement, comment faire pour nous y retrouver. Sylvain Gross eut cette réflexion qu'il importait de ne pas lâcher le "fil à plomb" que devait représenter pour nous la psychanalyse. "Tenter de ne pas lâcher ce fil" me paraît une bonne façon d'évoquer ce qui nous a conduit au séminaire des *non-dupes*. "Ne pas lâcher le fil" et peut-être aussi nous rendre compte de ce qui faisait la valeur du lestage qui, au-delà de la métaphore de l'aplomb, déterminait l'orientation du fil.

¹ L'exposé qui suit a été présenté lors de la demi-journée clinique du 17 décembre 2000 consacrée aux travaux d'un cartel de lecture du Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*. À la demande d'Élise Champon qui nous a grandement aidés à organiser cette demi-journée, j'ai commencé par dire en quelques mots les raisons qui nous avaient conduits à nous constituer en cartel et à nous donner la lecture de ce séminaire pour thème de travail. Je les reprends en prologue.

Les raisons de constituer un cartel me paraissent du même ordre. J'userai d'un parallélisme pour les évoquer brièvement. Longtemps avant de présenter le nœud borroméen, Lacan avait déjà insisté à de nombreuses reprises sur la nécessité d'une topologie sans laquelle, disait-il, "on s'aperçoit bientôt qu'il est impossible de seulement noter la structure d'un symptôme au sens analytique du terme"². Parallèlement, il semble que le dispositif du cartel – le jeu de places qu'il rend accessible et les directives de son fonctionnement – constitue un cadre formel sans lequel, passé un certain cap, un travail à plusieurs portant sur l'enseignement de Lacan ne peut que glisser et finalement errer.

Nous avons conscience d'avoir parcouru un bout de chemin. La lecture des *non-dupes errent* nous confrontait d'emblée à l'idée d'un cheminement, mais également à celle d'une "aire" et d'une "erreur", à ce que signifie "errer", "ne pas errer". Il était difficile de débrouiller le sens et la portée de ces termes sans nous soucier de la place que nous occupions par rapport au discours dont ils nous parvenaient. Constituer un cartel était une façon de nous situer par rapport à ce discours, c'était une façon de jouer le jeu, et jouer le jeu paraissait la meilleure façon de ne pas être joué dans un jeu où il deviendrait rapidement difficile de nous retrouver nous-mêmes. L'inscription du cartel à l'E.P.S.F. s'imposait à mon sens, tout d'abord parce que deux participants de notre groupe faisaient partie de cette École, ensuite et surtout en raison de la rigueur et du soin avec lesquels y avaient été mis en place les dispositifs conçus par Lacan lui-même pour assurer la circulation de la parole dans une institution destinée à assurer la pérennité de son enseignement.

Le choix de Jean-Pierre Lebrun comme plus-un a été favorisé par le fait que nous l'avions rencontré à l'occasion d'une réunion de l'Espace *Clinique et formes actuelles du malaise* organisée à Bruxelles autour de son livre *Un monde sans limites*. Nous avons donc pu constater la convergence des thèmes qu'il développait avec nos préoccupations. Comme il vous en a fait part en septembre, c'est le fait que nos travaux se soient centrés de façon de plus en plus précise autour de la question du *nommer-à* qui a suscité son adhésion. Dès qu'il eut accepté de se joindre à nous, le cartel était effectivement constitué et d'un commun accord, nous en avons demandé l'inscription à l'E.P.S.F. Les travaux se sont poursuivis autour du thème du *nommer-à*.

Avant de les aborder, je voudrais encore signaler ceci. Si former un cartel est une façon de jouer le jeu, s'agissant du séminaire XXI, il paraît important de tenir compte de ce que Lacan y indique du verbe "joujouer".

Ça fait un verbe, ça, "joujouer", je joujoue, tu joujoues, ça va, ça continue, ça tient le coup à il joujoue. Et puis après ça flotte. Nous joujouons ça ne peut pas tenir. Ça prouve qu'on ne joujoue qu'au singulier.³

Ce n'est donc pas nous qui avons présenté le travail du cartel lors de la réunion de décembre mais chaque participant. Ceci laissait et laisse encore à

² J. Lacan, "La signification du phallus", *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 689.

³ J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, le 19 février 1974, inédit.

chacun le choix du mode de présentation. Le texte qui suit relate l'exposé que j'avais préparé à cette occasion.

Nœud et prévalence de nœud

Il s'agit donc de la question du *nommer-à*. Ce terme est prononcé pour la première fois au cours de la séance du 19 mars 1974 et l'essentiel de ce que Lacan en avance est contenu dans quelques phrases. Leur portée tient à ce qu'elles établissent un constat ou un diagnostic qui vise le "moment que nous vivons dans l'histoire".

Il y a quelque chose dont je voudrais désigner l'incidence, parce que c'est le biais d'un moment qui est celui que nous vivons dans l'histoire. Il y a une histoire, quoique ce ne soit pas forcément celle qu'on croit. Ce que nous vivons est très précisément ceci : que curieusement, la perte de ce qui se supporterait de la dimension de l'amour, si c'est bien celle non pas que je dis, je ne peux la dire, je ne peux pas la dire, ... à ce nom du père se substitue une fonction qui n'est autre que celle du nommer-à. Être nommé à quelque chose, voilà ce qui point dans un ordre qui se trouve effectivement se substituer au nom du père. A ceci près qu'ici, la mère suffit généralement à elle toute seule à en désigner le projet, à en faire la trace, à en indiquer le chemin.

[...] être nommé à quelque chose, voilà ce qui pour nous, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve préféré – je veux dire effectivement préféré, passer avant – ce qu'il en est du nom du père. Il est tout à fait étrange que là, le social prenne une prévalence de nœud, et qui littéralement fait la trame de tant d'existences, c'est qu'il détient ce pouvoir du nommer-à au point qu'après tout, s'en restitue un ordre, un ordre qui est de fer.⁴

Deux remarques seront utiles pour introduire mon propos.

La première concerne le "moment de l'histoire". Il paraît évidemment centré autour de la date du 19 mars 1974. Pour qui lit aujourd'hui ces phrases, se pose donc la question de savoir si le diagnostic porté sur ce moment vaut encore pour le moment que nous vivons actuellement. Je ne m'avancerai pas dans le débat que peut susciter cette question. Il serait inacceptable de ne tenir pour rien les événements et les transformations intervenus depuis lors. Mais il est également plausible que les traits de structure sur lesquels Lacan étaye son

⁴ S'agit-il d'un "ordre de fer" ou d'un "ordre de faire" ? Les deux transcriptions ayant été proposées, non moins fécondes l'une que l'autre, il est nécessaire de trancher. Je propose pour l'instant la première (fer) qui permet un rapprochement intéressant, me semble-t-il, avec deux passages des *Écrits*. Il s'agit d'une part de la "loi de fer" que Lacan évoque dans "La direction de la cure et les principes de son pouvoir" et à laquelle il rapporte la "pathologie de la pente où est poussé le sujet dans un monde où ses besoins sont réduits à des valeurs d'échange" (*Écrits*, p. 614), d'autre part de la "marque de fer" évoquée dans *Jeunesse d'André Gide* et qui y est décrite comme le "sceau" ou le "blason" laissé par le "feu d'une rencontre" et "que la mort porte dans la chair, quand le verbe l'a désintriquée de l'amour" (*Écrits*, p. 756). J'ajoute enfin que le *fer* est encore évoqué dans un autre passage du séminaire des *non-dupes errent* : Lacan y parle de la portée de l'objet *a* en tant que $\tau\omicron\pi\omicron\sigma$ et il souligne qu'il ne s'agit pas d'une abstraction mais qu'au contraire "c'est dur comme fer" (séance du 9 avril 1974).

diagnostic soient demeurés invariants à travers ces mutations. C'est en tout cas l'hypothèse que je retiendrai.

Il se peut que l'exposé qui vient apporte quelque argument en faveur de cette hypothèse, mais ce n'est pas son véritable objet qui est plutôt d'élaborer le sens et la portée de ce diagnostic. Pour le reste, je signale que le "moment de l'histoire" dont il s'agit doit s'étendre, pour Lacan lui-même, sur une période fort longue, car il en désigne le signe avant-coureur, dans la philosophie de Kant, et plus précisément dans *Critique de la raison pratique*, dont la première parution remonte à 1788. C'est en effet par référence à la conception kantienne de la loi morale qu'il situe dans cette même séance du 19 mars 1974 un autre aspect de "ce moment", à savoir la perte de ce qui pour nous tracerait la voie du bien et du mal.

C'est dans le nœud même que réside tout ce qui pour nous n'est en fin de compte que pathétique, ce que Kant a repoussé à l'avance de notre éthique, à savoir de ce que rien dont nous pâtissons ne puisse d'aucune façon nous diriger vers notre bien, c'est là quelque chose qu'il faut entendre on ne sait comment, comme un prodrome [...] et c'est en cela que j'ai écrit une fois "Kant avec Sade", comme un prodrome de ce qui fait effectivement notre passion, à savoir que nous n'avons plus aucune espèce d'idée de ce qui pour nous tracerait la voie du bien.

Ceci conduit à la seconde remarque. Elle porte sur le "nous" dont Lacan use dans les deux passages qui viennent d'être cités. "Le moment que *nous* vivons dans l'histoire", "*nous* n'avons plus aucune idée...". À qui s'associe-t-il pour se désigner dans ce "nous" ? Il paraît peu probable que ce soit seulement à son auditoire, beaucoup plus probable que ce soit à l'ensemble de ceux qui vivent ce moment de l'histoire, c'est-à-dire à ses contemporains. Dans l'exposé qui vient, je m'appuierai sur cette seconde acception. Je tenterai donc de me confronter à l'idée que pour chacun de ces contemporains que nous sommes, c'est dans le nœud même que réside tout ce qui n'est en fin de compte que pathétique.

Venons-en aux questions que soulèvent ces quelques phrases.

D'où vient cette fonction du *nommer-à* dont le texte ne dit presque rien sinon que la mère suffit à en indiquer la trace? D'où vient que le social, lorsqu'il exerce le pouvoir de *nommer-à*, prenne *une prévalence de nœud* ? À quoi se substitue cette prévalence ? D'où vient *l'ordre de fer* qui en résulte ?

Le verbe *monnayer* dont Lacan fait usage dans cette même séance, permet une première approche. Il est formulé à deux reprises dans le passage qui précède directement celui du *nommer-à*. La façon dont il se trouve intriqué avec le "moment de l'histoire que nous vivons" apparaît rapidement lorsque nous le rapportons au texte de la séance.

Souvenons-nous que Lacan y parle du transfert, et plus précisément du fait que le transfert, "ce soit l'entrée de la vérité", "c'est l'entrée de quelque chose qui est la vérité, mais la vérité dont justement le transfert est la

découverte, la vérité de l'amour". "L'amour, dit encore Lacan, s'il passe ici par le défilé de ce qui le cause, et de ce fait révèle ce qu'il en est de sa véritable nature, voilà, voilà-t-il pas qu'elle vaille qu'on en répète la question?"

Lacan mentionne alors "Psychologie des masses et analyse du moi" où Freud, selon lui, "essaye de rendre passable que l'amour participe en quoi que ce soit de l'identification." "Sans le moindre succès" ajoute-t-il.

Ce n'est pas la première fois qu'il avance une telle idée. Elle paraît déjà, sous-jacente, dans toutes les séances des *Formations de l'inconscient* (premier trimestre 1958) où sont élaborés le schéma R et la métaphore paternelle. Nous la trouvons, presque explicitement formulée, l'année suivante, dans *Le désir et son interprétation*, lorsque Lacan fait référence au paradoxe des prisonniers pour donner un exemple du mode d'implication du sujet dans la chaîne inconsciente⁵.

Pourtant, lorsqu'il y revient en 1974, il ne s'y attarde pas. Il conclut rapidement : "Simplement, dit-il, là s'indique que l'amour a affaire à ce que j'ai isolé du titre du Nom-du-père". Et il enchaîne en se demandant ce que l'Œdipe permet de saisir concernant ce Nom-du-père. Le verbe *monnayer* intervient dans ce passage :

Le défilé, le défilé du signifiant par quoi passe à l'exercice ce quelque chose qui est l'amour, c'est très précisément ce nom, ce Nom-du-père, ce Nom-du-père qui n'est non (n,o,n) qu'au niveau du dire, et qui se monnaie par la voix de la mère, dans le dire-non d'un certain nombre d'interdictions.

On voit comment ceci donne accès aux questions que nous nous posons. Si le Nom-du-père se *monnaie* dans un dire-non proféré par la mère que se passe-t-il lorsque la fonction du *nommer-à* est préférée à ce qu'il en est du Nom-du-père?

Chacun sait que *monnayer* désigne une façon particulière d'*échanger*. L'échange monétaire se caractérise par le fait que l'équivalence entre ce qui est cédé et ce qui est acquis se mesure par rapport à un tiers terme, la monnaie précisément. Par la fonction de cet équivalent, ce qui se monnaie se distingue de ce qui fait l'objet d'un troc. Poser que quelque chose se monnaie dans le dire-non donne donc à penser que quelque chose est acquis en contrepartie du respect de l'interdit et de la perte de jouissance qu'il implique. Dire que le Nom-du-père "se monnaie dans le dire-non d'un certain nombre d'interdits", revient ainsi à poser que ce nom, la possibilité de porter ce nom, occupe la place de ce qui est acquis. Si le *nommer-à* est préféré à ce qu'il en est du Nom-du-père, cela peut impliquer que l'échange n'a plus lieu, qu'il n'y a plus d'interdit, peut-être plus d'équivalent de l'échange. La coexistence de la subjectivité et de la loi relèverait d'un troc, le social l'assurerait à travers le pouvoir du *nommer-à*, l'*ordre de fer* ce serait, à la limite, l'ordre d'un monde où rien ne viendrait unir le désir et la loi. Pourtant la préférence pour le *nommer-à* peut également impliquer que l'échange en tant que tel a bien lieu mais que l'objet n'est plus le Nom-du-père,

⁵ J. Lacan, Séminaire *Le désir et son interprétation*, le 27 mai 1959, inédit.

ce serait le soutien qu'apporte le social à la possibilité de porter le nom. L'*ordre de fer* serait alors le prix à payer pour accéder à cette possibilité, il viendrait à la place de la perte de jouissance qui de toute façon est inhérente à l'échange.

Il y a là une série de questions qui semblent conduire à un dilemme. Mon propos n'est ni de le trancher, ni de l'é luder mais de vous soumettre un moyen d'élaborer les questions. Mon exposé n'aura d'ailleurs rien d'original puisque ce moyen n'est autre que le nœud borroméen dont la présentation constitue la principale avancée topologique de cette année de séminaire. La partie centrale de cet exposé consistera donc à argumenter l'idée suivante : ce que Lacan indique de la fonction du *nommer-à* est inextricablement lié à l'usage qu'il fait de ce nœud borroméen, il s'ensuit que ce nœud apparaît comme un moyen privilégié d'aborder les questions que soulève cette fonction.

Pour introduire une telle argumentation, il importe évidemment de replacer le nœud borroméen dans le contexte de l'enseignement de Lacan. Je ne tenterai pas de m'y avancer ; il s'avérerait bien vite qu'à ce propos, la plupart d'entre vous en savent plus que moi. Je soutiendrai pourtant que pour appréhender la façon dont Lacan use de ce nœud dans le séminaire *Les non-dupes*, il importe tout autant, et peut-être plus, de le situer par rapport au mouvement très particulier qui marque incontestablement cette progression mais qui demeure parfois inaperçu.

Il est pourtant frappant qu'à la différence de l'idée que l'on se fait ordinairement d'une progression, l'avancée ne produit ici aucun éloignement par rapport à un point de départ. C'est particulièrement clair en ce qui concerne le nœud borroméen puisque ce nœud rend compte de la relation des trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique et que ce qui se trouvait au point de départ n'était autre que la tripartition de ces trois catégories⁶. La progression n'opère donc aucun déplacement, mais il ne s'agit pas non plus de répétition puisque le mode d'approche du réel qui faisait l'objet de l'interrogation, a pour sa part considérablement varié : ce qui n'était au départ qu'une "distinction méthodique", un *vade mecum*⁷, est devenu *objet topologique*, un nœud fait de trois consistances strictement équivalentes.

Comment caractériser un tel mouvement ? Il me semble que Lacan a forgé lui-même l'expression qui permet d'en rendre compte au mieux, elle se trouve dans "L'Étourdit", dans un passage qui traite du mathème et du progrès en mathématique :

Il y a donc là un champ dont le plus frappant est que son développement, à l'encontre des termes dont on l'absorbe, ne procède pas de généralisation,

⁶ Voir à ce propos, Charles Nawawi, "Le schéma L et ses écritures", *Carnets* 31 de l'E.P.S.F., septembre-octobre 2000.

⁷ J. Lacan, "D'un syllabaire après coup", *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 720.

mais de remaniement topologique, d'une rétroaction sur le commencement telle qu'elle en efface l'histoire⁸.

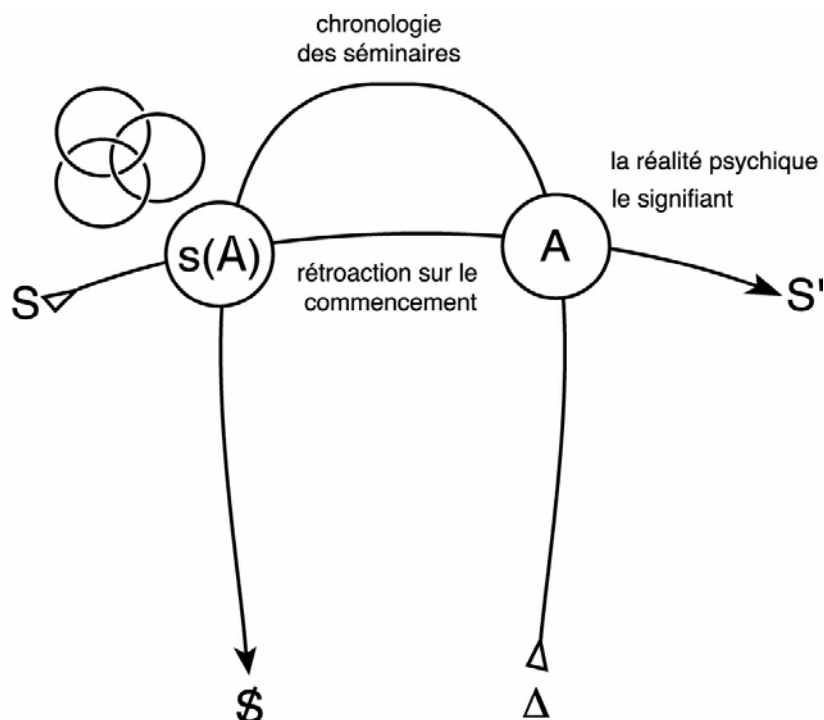
Pour montrer à quoi peut servir la prise en compte d'un tel remaniement, je tenterai maintenant de le reporter sur le point de capiton. Chacun sait que sur ce graphe élémentaire, le vecteur $\Delta.\bar{S}$, dit de l'intention, figure la trajectoire de l'énonciation. Cette trajectoire croise en deux points la chaîne signifiante $S.\bar{S}'$. Le premier de ces points est la batterie signifiante A : c'est le lieu de la présence synchronique du signifiant, le lieu où l'action de parler trouve les éléments qu'elle sélectionne et combine pour se convertir en discours. Le second, $s(A)$ est déterminé par un moment de scansion : la ponctuation interrompt l'action de parler avant de la laisser repartir. Une unité nouvelle se présente en un point de la chaîne, elle est productrice de signification, mais la signification qu'elle fait éclore ne se donne pas à saisir d'emblée, elle doit encore être recherchée, et même vérifiée dans le jeu des corrélations du signifiant au signifiant.

Le point de capiton, tel qu'il vient d'être décrit s'applique à l'exemple de la phrase. Mais rien n'empêche d'y rapporter des fragments de discours beaucoup plus importants. Il suffit d'y repérer des éléments signifiants et une ponctuation. Si nous y reportons le discours de Lacan, il paraît justifié de considérer que la présentation du nœud borroméen y produit un effet de scansion. D'abord parce qu'il s'agit de l'émergence de quelque chose d'inédit qui, comme tel, marque un temps d'arrêt dans la succession des avancées. Ensuite parce que le recours au dessin produit à lui seul, un effet de scansion dans le discours parlé.

Que mettrons-nous alors en A, dans la batterie signifiante? Le texte du séminaire laisse peu de doute là-dessus, il suffit de relire les trois premières séances pour s'en assurer : au point de départ de l'élaboration du nœud borroméen se trouve d'une part l'inconscient et plus précisément la *réalité psychique* qui se manifeste dans le rêve, d'autre part quelque chose de réel qui tient à la langue et à quoi donne accès le concept de signifiant.

Une part importante de ce matériel se trouvait là avant que Lacan ne commence son enseignement dans l'œuvre de Freud et celle de Saussure. Lacan a recueilli ces éléments, les a confrontés, combinés, enrichis de son expérience pour les articuler finalement dans son propre discours. Il apparaît ainsi que la présentation du nœud borroméen, de même que celle des autres objets topologiques qu'il a élaborés, se situe dans le fil d'une progression qui commence avec le discours de Rome et s'est poursuivie tout au long de son enseignement. La "rétroaction sur le commencement" intervient donc dans le jeu des corrélations du signifiant au signifiant. Nous l'inscrivons sur le vecteur en retour $s(A).\bar{A}$.

⁸ J. Lacan, "L'étourdit", *Scilicet* 4, Paris, Seuil, p. 37.



Lacan dit aussi que la propriété de ce mouvement rétroactif est d'effacer sa propre histoire. Il se peut que le caractère retentissant de la signification qui se pose en $s(A)$ soit tributaire de cet effacement : le dire fait événement. Il se peut aussi que cette signification s'en présente comme d'autant plus insaisissable ou énigmatique. Et, s'il en est ainsi, il paraît logique de supposer que cette signification se précise lorsqu'elle est reportée dans la chronologie de cette histoire.

Procédant de cette façon, j'ai trouvé trois points de recoupement entre ce que Lacan développe dans le séminaire *Les non-dupes errent* en 1973-74, et certaines avancées qui remontent aux premières années de son enseignement. Ils constituent des arguments qui justifient l'inscription du terme "rétroaction" sur le point de capiton, mais je me propose de vous les exposer maintenant car ils conduisent également aux questions que nous avons rencontrées à propos de la fonction du *nommer-à* et de *ce qui se monnaie dans le dire-non d'un certain nombre d'interdits*.

L'espace parlant

Le premier argument concerne la topologie, celle que Lacan élabore en 1974 à l'aide du nœud borroméen et celle qu'il évoquait dans les premières années de son enseignement. Rappelons qu'il en soulignait l'importance en 1958 déjà, et précisait notamment qu'elle était "nécessaire pour ne pas se tromper quant à la place du désir"⁹.

Dans un passage important de la séance du 15 janvier 1974, Lacan avance l'idée suivante : la topologie en tant qu'elle rend compte des propriétés

⁹ J. Lacan, "La direction de la cure", *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 601.

de l'espace indépendamment de la notion de mesure ne suppose rien d'autre à cet espace qu'une *consistance*. Cette consistance, en elle-même, se définit du nouage des trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

La topologie, avance-t-il pour commencer, élabore l'espace à partir de la définition du *voisinage*, de la proximité : "tout ce qui fait partie d'un espace topologique, s'il est à mettre dans un voisinage, implique qu'il y a quelque chose d'autre qui soit dans le même voisinage." Le voisinage ou l'ensemble des voisinages forme ainsi un continu. La triplicité qu'implique cette définition est de l'ordre du symbolique : un élément renvoie à un autre via un tiers, support d'une certaine continuité.

La topologie, poursuit-il, suppose d'autre part la *malléabilité* de l'espace qu'elle élabore. Elle permet d'y opérer toutes les déformations que l'on veut à condition de ne pas rompre la connexité des voisinages (la continuité de l'espace). Une sphère s'avère ainsi avoir les mêmes propriétés topologiques qu'un cube ou qu'un cylindre, mais aucune transformation continue de la sphère ne permet d'en obtenir un tore ou un cross-cap. Les ruptures de continuité (trous, coupures) et les mises en continuité (coutures, sutures) qui doivent être opérées pour transformer l'un de ces objets dans un autre permettent d'en saisir les propriétés. Cette malléabilité de l'espace continu rend compte des déformations que peut y apporter l'imaginaire, "cette souplesse liée au corps". Elle permet aussi bien de se figurer les différents aspects selon lesquels un même objet peut être appréhendé par l'imaginaire.

Lacan indique enfin que l'idée qui fonde la topologie est de n'aborder les *lettres* qui définissent ces espaces en ne leur supposant rien que le réel. Un ballon peut passer pour sphérique, mais n'est pour ainsi dire jamais une sphère. Dans un système de référence à trois dimensions, une sphère est un ensemble de points équidistants d'un même point. Mais ce qui définit exactement une sphère est une équation, c'est-à-dire un assemblage de lettres. Supposer le réel de ces lettres permet de lire l'équation et de concevoir un objet parfaitement sphérique. Il s'agit d'un objet délimité par une surface (espace à deux dimensions), sans bord ni trou, etc. Déformer cet objet sans en rompre la continuité, laisse à l'imaginaire la possibilité de le présenter sous de multiples aspects parmi lesquels le cube ou le cylindre.

Si ces trois conditions définissent bien la topologie, il paraît très plausible que la consistance que cette topologie suppose à l'espace soit effectivement celle qui fait tenir ensemble l'imaginaire, le symbolique et le réel, c'est-à-dire celle du nœud. Chacune d'entre elles mobilise en effet les propriétés essentielles de l'une de ces catégories. Deux d'entre elles ne suffisent pas à définir l'espace mais leur réunion le permet et de telle façon qu'elle en rend accessibles les propriétés.

Ce n'est pourtant pas là ce qui fera l'objet de mon premier argument qui repose plutôt sur l'observation suivante : la définition de la topologie que nous venons d'examiner s'applique parfaitement à cette topologie dont Lacan

soulignait en 1958 qu'elle devait être "tout à fait distincte de celle que pourrait faire imaginer l'exigence d'un parallélisme immédiat de la forme des phénomènes avec leurs voies de conduction dans le névraxe."¹⁰

Souvenons-nous de ce qu'il énonçait à cette époque à propos du signifiant, de l'Autre, du lieu de l'Autre, de la dimension d'Autre chose... Reprenons les quelques pages de "L'instance de la lettre" où il examine le procès selon lequel le signifiant entre en fait dans le signifié, considérons la transformation qu'il propose de l'algorithme de Saussure ainsi que les formules de la métaphore et de la métonymie qui viennent ensuite. Ne voyons-nous pas qu'il s'agit à tout moment d'un espace à deux dimensions, où la relation de voisinage est supportée par la valeur de renvoi d'un signifiant vers un autre, dont la continuité se saisit comme glissement indéfini du signifiant par rapport au signifié ; où les actions de déplacement ou de condensation font apparaître toutes sortes de déformations liées à la présence du corps vivant qui a à s'y faire reconnaître ; où l'effet de sens induit par la métaphore trace le chemin d'une troisième dimension, celle du signifié? Ceci étant, à la question de savoir à quoi tient cet espace dans le réel répond, en première approximation le terme de *phonème* cette "découverte décisive de la linguistique moderne". Mais, à y regarder de près, il apparaît que c'est encore le terme de *lettre* en tant que "support matériel que le discours concret emprunte au langage"¹¹ qui paraît cerner au plus près la notion de bord d'où prend fonction le signifiant dans le réel.

Lorsque Lacan s'exclame, le 19 février 1974 : "Ma chère structure, hein, ma structure à la noix! s'avère nœud borroméen", il s'agit peut-être d'une plaisanterie mais si c'en est une, il semble bien qu'elle est d'autant plus spirituelle qu'elle est rigoureusement exacte.

Le point

Je formulerai mon second argument de la façon suivante : le nœud borroméen rend compte de ce que c'est qu'un point dans l'espace parlant.

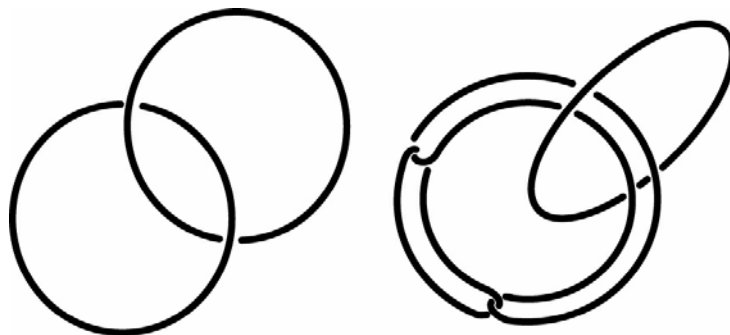
La chaîne signifiante est le premier objet topologique que Lacan ait élaboré pour rendre compte du réseau des connexions internes du signifiant. Le substrat topologique de la chaîne met en évidence les relations d'englobement et d'empiétement qu'entretiennent les éléments de la langue en tant qu'ils déterminent le flux de sens qui émane de la présence du signifiant dans le réel. Dans la continuité de ce flux, le terme de point désigne les conditions et l'instant d'un arrêt.

¹⁰ J. Lacan, "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", *ibidem*, p. 540.

¹¹ J. Lacan, "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud", *ibidem*, p. 495.

Le graphe tout entier permet de déplier à partir du point de capiton ce qui se produit en un tel point, au moment où "le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification."¹² Mais ce n'est pas d'un autre point que parle Lacan en 1974 lorsqu'il évoque ce qui fait événement dans un dire. Toute parole n'est pas un dire puisqu'il peut y avoir de vaines paroles, mais si le dire résonne au point de faire événement, c'est parce qu'il établit un rapport entre le réel qui entre en jeu dans l'action de parler et le savoir que cette action met en jeu par l'articulation signifiante qu'il produit¹³.

Sous sa forme la plus simple, le savoir consiste dans une relation entre deux éléments signifiants qui ne tiennent nullement ensemble par une relation par effet d'enchaînement mais par le moyen d'un troisième qui est réel. Le poids de ce réel fait la portée de l'événement et c'est aussi bien lui qui arrête le glissement indéfini de la signification. Le flux de sens qui se propage dans la chaîne d'un anneau à l'autre ne constitue pas un savoir, mais si le sens se détache du son, c'est qu'un savoir domine implicitement l'organisation du flux. De même le nœud borroméen exclut toute relation d'enchaînement entre les trois anneaux qu'il fait tenir, mais il peut faire chaîne, comme le suggère le dessin ci-dessous. Le nœud peut donc être implicitement présent dans la chaîne. La notion de lettre en tant que "support concret que le discours concret emprunte au langage" paraît ainsi se rapporter à ce nouage et à l'invention que suppose son effectuation.



¹² J. Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien", *ibidem*, p. 805.

¹³ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, le 18 décembre 1973, inédit.

Le nœud

Ceci conduit à mon troisième argument. Je commencerai par expliquer comment je suis arrivé à le formuler.

À un certain moment du séminaire des *non-dupes*, Lacan raconte avoir connu Tristan Tzara et dit lui avoir "refilé" "L'instance de la lettre". Il rappelle à cette occasion qu'il considère que la théorie du surréalisme est fautive et qu'avec "tout ce chambard", ils (les surréalistes) ne savaient pas très bien ce qu'ils faisaient¹⁴. Mais il souligne aussi que cette ignorance lui paraît indissociable de l'activité poétique en général, qu'elle en détermine la valeur primordiale en même temps que la relation d'homologie qu'elle entretient avec "ce que nous recueillons dans l'expérience analytique." Or il se trouve que dans un étonnant poème intitulé "L'homme approximatif", Tristan Tzara formule l'interrogation suivante : "Pourquoi chercher le bout de la chaîne qui nous relie à la chaîne ?"

Cette question m'a permis de construire la proposition qui sera mon troisième argument : *Le nœud borroméen est le petit morceau de la chaîne signifiante qui relie la subjectivité à la chaîne.*

Un nœud peut faire chaîne, nous venons de le voir. Mais comment concevoir qu'un nœud soit devenu notre inconscient, "ce petit pédicule de savoir parfaitement noué, qui s'appelle notre inconscient, en tant que pour chacun de nous ce nœud a des supports bien particuliers."¹⁵ ?

Je me référerai à la séance du 8 janvier 1974 pour approcher ceci. Partant du fait que les mots ont un sens, Lacan y montre comment la chose, la chose que désigne le mot, ne devient possible qu'à partir du moment où ce sens cesse, au moins en partie, de s'écrire.

La présence du signifiant dans le réel organise le sens selon le jeu de relation que présente la chaîne. Un pouvoir de capture en émane qui donne à l'appel sa forme première. Mais l'appel n'appelle à rien d'autre qu'à entrer dans le jeu du sens. Et au-delà de l'incessant glissement du sens, il n'y a rien : le sens est opaque, il est de la nature du voile.

Les mots se découpent sur fond de ruissellement du sens. Ils s'en détachent, semble-t-il, lorsque le signifiant prend valeur de figurer le code de l'Autre. Le sens qui s'y condense ne désigne pourtant aucune chose. "[...] le sens – le sens des mots – ne fait qu'appareil pour ce que nous appellerons si vous le voulez bien, rien de plus : le coït sexuel". La formulation ou l'intelligence de la proposition la plus élémentaire, suppose déjà que le sens des mots se suspende, c'est-à-dire qu'il cesse de s'écrire, au moins en partie. La chose que le mot désigne vient de cette mise en suspens.

La chose, pour reprendre l'exemple de Lacan, "la chose amour", est rendue possible parce que ce sens sexuel arrête de s'écrire. S'il cesse de s'écrire, certaines lettres qui étaient mobilisées dans cette écriture deviennent disponibles

¹⁴ J. Lacan, *ibidem*, le 9 avril 1974.

¹⁵ J. Lacan, *ibidem*, le 18 décembre 1973.

pour l'écriture d'autre chose... pour écrire la chose que désigne le mot. De là, elle en vient à ne plus cesser de s'écrire, et devient donc nécessaire... ce qui détermine sa rencontre avec ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, l'impossible. C'est cette rencontre qui impose l'invention d'un savoir. Mais inventer suppose un point d'appui dans le signifiant d'où il soit possible de s'emparer de ce qui fait le sens pour le diriger vers le signifié. Le Nom-du-père est le signifiant où le sujet trouve cet appui, qu'il se monnaie dans le dire-non peut vouloir dire qu'il est reçu en contrepartie du respect de la loi. Qu'en est-il si la fonction du nommer-à lui est préférée?

Pour élaborer ceci, il paraît intéressant de le rapporter aux indications que donne Lacan à propos de l'Œdipe en janvier 1958 dans le séminaire des *Formations de l'inconscient*. Les "trois temps de l'Œdipe" que Lacan y évoque recoupent de très près la scansion temporelle qui conduit à l'invention d'un savoir telle que nous venons de la décrire. Nous voyons par exemple que le moment de la rencontre avec l'impossible concerne de façon privilégiée la phase terminale de l'Œdipe, celle où toutes les positions possibles de la configuration œdipienne s'avèrent impliquer la castration. Dans ce temps, marqué par le deuil du phallus, se fait jour une *préférence* pour le père qui va jouer un rôle décisif dans l'achèvement de l'Œdipe. Le père, qui se présente alors comme celui qui a le phallus, intervient en tant que modèle et fait l'objet de l'identification qui donnera sa forme finale à l'Idéal du moi. Il est très probable que "l'image d'un père qui fermerait les yeux sur les désirs"¹⁶ prenne forme dans cette séquence, mais ce n'est pas là sa véritable fonction qui est "d'unir (et non pas d'opposer) un désir à la loi." Ce qui donne consistance à cette "union" n'est pourtant pas une personne, mais le support que le sujet trouve dans un signifiant qui lui donne accès à la dimension du signifié. L'identification qui s'y rapporte ne participe en rien de l'amour et l'identité qu'elle défère ne comporte nul autre savoir qu'un certain savoir (ne pas être autre) qui ne se fonde que dans une certaine assomption de l'être "en tant qu'Autre", mais elle défère le pouvoir d'inventer ou même de créer le signifié. Le père est une métaphore, dit Lacan en 1958, mais c'est aussi bien le nœud qui fait tenir ensemble l'imaginaire et le symbolique par l'intersection d'un troisième, le réel.

La fonction du voile participe de la métaphore, c'est d'elle que vient l'insu, c'est d'elle aussi que la métaphore prend son sens et donne cette épaisseur, ce volume que présente aussi le nœud s'il n'est pas mis à plat et où réside "tout ce qui pour nous n'est en fin de compte que pathétique".

La présentation de la métaphore en terme de nœud souligne l'incidence du réel (il faut que le réel surmonte le symbolique, dira Lacan par la suite), elle souligne le fait que le réel dont il s'agit est fait de lettre, qu'il réside dans le fait que les sons de la langue (de la lalangue) prennent valeur de signifiant; le savoir inconscient serait de la même nature que ce qui fait qu'en français le réveil

¹⁶ J. Lacan, "Subversion du sujet...", *Écrits, op. cit.*, p. 824.

s'apparente au rêve, et que les Noms-du-père consonnent avec les non-dupes-errent. Mais le nœud borroméen n'est ni simplement l'idée, ni le modèle de cette articulation du savoir, mais son substrat topologique.

L'alternative qu'évoque le terme de *préférence* utilisé par Lacan à propos du *nommer-à* peut ainsi être dépliée en en reportant les termes sur le graphe. Il paraît justifié de situer "ce petit pédicule de savoir" qu'est le nœud au niveau de la chaîne supérieure de ce graphe, là où le sujet est implicite au pur discours et où le sens gravite entre jouissance et castration. La fonction du *nommer-à* et le pouvoir qui y répond dans le social, serait alors à reconnaître dans la partie inférieure du graphe. Les différentes modalités selon lesquelles le social peut prendre une prévalence de nœud et la nature même de cette prévalence (s'agit-il d'un nœud?) seraient alors à rechercher dans le jeu de relations qu'il nous présente. Partant de là, ne peut-on envisager que ce qui se substitue au Nom-du-père, ou passe avant, par la fonction du *nommer-à*, pourrait être approché par le maniement du nœud ?